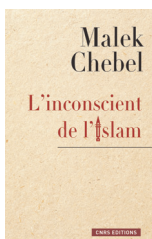


Malek
Chebel

L'inconscient
de l'islam

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



Quand un grand spécialiste de l'islam dénonce les dérives du monde arabo-musulman actuel

« Si le bel islam prêche le droit à l'indifférence et à la non-agression mutuelle, il faut croire que l'Homme, lui, est versatile, colérique et impétueux », constate Malek Chebel. A travers cinq études percutantes, il nous montre à quel point la *faute* et la *transgression* sont omniprésentes dans le monde musulman contemporain. Cet *Inconscient de l'islam* remonte aux racines de la religion et se nourrit de l'histoire des califes, pour mettre en évidence et éclairer la folie actuelle d'une partie de la communauté.

Guerre sainte détournée, exacerbation de la figure du kamikaze, violence symbolique de la relation mère-fils, censure des livres, immolation au nom d'une purification sacrée : cette immersion dans le monde complexe des interdits et de leur transgression interroge les liens entre religion, politique et liberté dans la doctrine musulmane.

Anthropologue des religions et psychanalyste, Malek Chebel est connu pour sa nouvelle traduction du Coran et pour être le héraut d'un islam des Lumières, une pensée en mouvement.

L'Inconscient de l'islam

MALEK CHEBEL

L’Inconscient de l’islam

*Réflexions sur l’interdit,
la faute et la transgression*

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2015

ISBN : 978-2-271-08589-4

Introduction

Si la terre d'islam est aussi bien terre de paix (*dar as-salam*) que terre de guerre (*dar al-harb*), elle est avant tout une terre de folie, avec son double visage pulsionnel et spirituel. Une folie à portée d'homme qui masque un dérèglement inconscient que ce livre se propose d'explorer. En effet, j'ai souvent été alerté dans mes travaux liés à l'islam par des détails qui, mis bout à bout, démontrent que la faute et la transgression sont des données cruciales pour une vraie compréhension de l'islam. L'exemple le plus flagrant est celui-ci : la guerre sainte. Menées par les différents califes et sultans, tant abbassides (750-1258) que mameloukes (1250-1517), puis ottomans, à partir du XVI^e siècle, jusqu'à la chute du califat en 1923, ces guerres qui devaient islamiser le monde païen n'étaient pas toutes dénuées d'arrière-pensées : il s'agissait avant tout de peupler le harem du souverain de jeunes femmes venues d'ailleurs afin de régénérer le sang de la race. Exit l'idée de l'expansion de

l'islam, l'heure était à l'assouvissement d'un désir de puissance et d'un désir sexuel. Il n'est pas question ici de nommer cela « perversion », « crise du moi », « conduite phobique » ou « schizophrénie », mais c'est un fait, seule la première génération de califes, celle d'Umar, d'Uthman et d'Ali ne semble pas avoir eu recours à ce moyen inattendu pour enrichir ses harems. En revanche, la pléthore de souverains qui lui succèdent et plus particulièrement les souverains abbassides, les gouverneurs de province, les corps expéditionnaires au Maghreb et leurs émules dans les Balkans, autant que les corsaires d'Alger, tous ces faiseurs de guerre ont eu recours à des procédés peu avouables. Partant de là, je me suis posé cette question : y a-t-il vraiment eu une « guerre sainte », jusqu'à quelle époque a-t-elle duré et à quelle loi ou à quels référents théologiques se rattachait-elle ? Car au terme du premier siècle de l'Hégire, les buts affichés de la guerre au bénéfice de Dieu, à savoir l'islamisation des tribus païennes (*jihad fi sabil Allah*), sont déjà détournés par les satrapes locaux, les despotes et les chefs de razzias. Les objectifs de la conversion à l'islam, pour vertueux qu'aient pu être naguère ses prédicats, se sont progressivement vidés de leur sens religieux. Aussi le projet spirituel initial s'est-il transformé en un simple festin céleste, avec ses récompenses ici-bas, ses objectifs de nombre et d'amélioration du pedigree de la classe au pouvoir.

À cet égard, le mythe de l'esclave blanche, soumise, lascive et instruite constitue bien un « objet culte » que chaque potentat avait à cœur de posséder. Il prend corps dans *Les Mille et Une Nuits* (IX^e-X^e siècle), avant de revenir de manière, certes confuse, mais récurrente, chez de nombreux observateurs qui le signalent sans le décoder complètement. L'esclave blanche est l'un des segments de compréhension qui nous a jusque-là manqué pour appréhender à sa juste valeur l'ardeur de nombreux guerriers musulmans à vouloir combattre et soumettre l'infidèle byzantin. Car de quelle véritable nature est la guerre sainte à laquelle s'accrochent les djihadistes d'aujourd'hui, adeptes du « mariage temporaire » (*zawaj al-mût'a*), qui sévissent sur tous les fronts ? On s'intéressera ici à l'inacceptable rapt de jeunes filles à peine nubiles ou encore à la prédation honteuse visant à prélever une dîme en nature sur certaines familles pour les besoins sexuels des chefs. Comment comprendre en effet le comportement d'un grand nombre de zaïms militaires qui, sitôt sortis de leur guerre d'indépendance dans le désert irakien, dans les montagnes du Yémen ou dans les djebels d'Algérie, s'octroient des femmes, proies faciles, qu'elles soient jeunes ou moins jeunes et dont le seul tort est d'être désirables ? Cette structure mentale ne relève pas de l'islam, mais de la négation de l'islam, d'un islam de *razzia*, en partie criminogène, qu'il faut pointer et

dénoncer, car il porte atteinte au pacte vertueux des croyants. La femme comme objectif de guerre n'est pas propre à l'islam. Ce phénomène a traversé les époques et les civilisations, et subsiste encore sous la forme de viol (un rapt tout court) ou d'humiliation du vaincu par le vainqueur. Après tout, la guerre de Troie – qui relève évidemment de la légende – n'a-t-elle pas été déclenchée à la suite d'un rapt d'Hélène par le jeune Troyen Pâris aux dépens de Ménélas, roi de Sparte et époux malheureux ?

Cette structure mentale envoie deux signaux contradictoires. D'un côté, elle légitime la guerre profane (la recherche de concubines et d'esclaves, propre de certaines guerres ordinaires, et dont les annales anthropologiques sont fournies). De l'autre, elle délégitime la lutte contre l'athéisme, en principe désintéressée. Pourtant, l'islam est clair depuis le début, la notion de *salam* (paix) – attribut divin, Allah étant décrit comme « dispensateur de salut » (Coran, LIX, 23¹) – apparaît dix-huit fois dans le texte sacré et a force de loi. C'est ce qui rend la figure du kamikaze, que j'analyse dans une deuxième partie, au prisme du nihilisme romantique des terroristes exaltés, si dérangement – car tuer ou mourir au nom d'Allah, c'est encore une fois nier l'islam.

1. Toutes les citations du Coran – sauf cas signalés – proviennent de ma traduction du Coran, parue chez Fayard, en 2009.

Dans un troisième temps, j'aborde la question du «ma(n)ernel», un concept que j'ai forgé pour expliquer la violence symbolique qui s'exerce au sein du couple primordial, la mère et l'enfant, caractéristique, selon moi, du dérèglement du moi masculin, et donc d'une partie du schéma parental actuel. À maints égards, l'homme arabe demeure le lieu de projection des désirs de la mère, un lieu rêvé et paradisiaque. Otage ou complice de sa toute-puissance infantile, l'homme tire dans l'enfance des avantages de sécurité qui ne sont pas de son âge. Le manernel se résume ainsi à une double tension : d'un côté, l'insécurité de la mère, et de l'autre, la sécurité excessive, parfois étouffante, de l'enfant – garçon – cherchant inconsciemment à contenir l'oppression maternelle qui en résulte. Il me semble en effet que la personnalité infantile du jeune garçon, né dans un univers musulman, est déterminée en creux par l'insécurité ressentie par la mère. Au seuil de sa vie conjugale, la jeune mère subit la pression d'une belle famille exigeante qui lui impose son idéologie nataliste et masculinophile. Cette angoisse maternelle est à la base du processus du manernel, ou «manernalisation», soit la fusion inconsciente entre un sentiment d'identification, d'une part, et une attitude évoquant la «mante religieuse» – qui mythiquement avale son amant après l'avoir vidé de lui-même, épuisé –, d'autre part. Ce syndrome

d'introjection symbolique du nouveau-né masculin par la mère consolide la position de celle-ci au sein de la constellation familiale où elle est nouvellement reçue. L'idée est de vérifier l'impact du réel sur l'inconscient, et inversement.

Pour poursuivre cette exploration de l'inconscient de l'islam, antre de sa folie, je me suis ensuite attaqué à un sujet épineux, l'interdit religieux posé à l'endroit des livres qui critiquent le dogme. Si l'on se réfère à une certaine compréhension de la loi religieuse, aucune place n'est en effet laissée à la nuance, ni au principe d'incertitude. Aussi les critiques sincères ne sont-elles pas plus prises en considération que les philippiques hargneuses et sans fondement. Je me suis posé la question du discernement en matière de tolérance religieuse. Faut-il donc que tous les degrés de l'interdit soient résumés en un seul, radical qui plus est, à savoir la décapitation ?

Enfin, dans un dernier chapitre, il sera question de pureté, de sacrifice et d'immolation. Ces notions se superposent parfois, mais ne relèvent ni des mêmes champs explicatifs, ni de la même doxa. La sémantique requiert ici une interprétation rigoureuse, qui gagne à être enrichie par une double approche anthropologique et psychologique. Car si l'immolation est souvent synonyme de sacrifice, en vue d'une renaissance, d'un renouvellement,

est-elle pour autant le symbole de la pureté et de l'orthodoxie ?

La méthode, l'objet et la structure des cinq chapitres de ce livre méritent quelques mots d'explication. Tout d'abord, le titre. *L'Inconscient de l'islam* ne peut être confondu avec un autre «inconscient» possible, celui des musulmans, qui est différent dans le contenu et exige une méthodologie distincte. À titre comparatif, on peut dire que la thématique que nous abordons ici est fondamentalement culturelle, dès lors qu'elle relève d'items qui remontent aux racines de l'islam, dans l'Arabie ancienne, tandis que l'objet de la seconde étude, si elle devait se faire, ne peut être que psychologique et ferait appel à des questionnements adéquats comme l'économie du désir, la frustration, la névrose collective ou la sublimation (champ lexical qui relève davantage de la psychologie clinique que de la sociologie des mentalités). La plupart des concepts que j'utilise ici proviennent de disciplines traitant soit de la psyché humaine, soit du comportement collectif, soit des croyances normales. Ainsi s'explique et se justifie l'apport décisif de l'anthropologie, de la sociologie, de la psychanalyse, de la science des religions et de l'éthique.

Aucun modèle obvie dans le monde musulman – les rites, la phobie du sang, le sacrifice, le harem, l'interdit, la réparation, l'immolation, le

lien à la mère, etc. – ne peut exister sans son sens caché, qu'il soit islamique ou pré-islamique, deux niveaux souvent dissonants. On peut affirmer en préambule de ce traité que si l'islam a pour sens premier la paix, le non-islam traduit en revanche la furie et la guerre qui, telle une noce païenne de l'âme arabe, accorde une large place à l'atavisme bédouin. Si de fait le bel islam prêche le droit à l'indifférence et à la non-agression mutuelle, «vous avez votre religion et j'ai la mienne» (Coran, CIX, 6), il faut croire que l'homme, lui, est versatile, colérique et impétueux. Le sujet résout la routine en inventant une autre temporalité, celle de la confrontation. Le Coran le dit dans une langue concise, «l'homme est créé d'impatience» (Coran, XXI, 37), un élément contingent dont il faut tenir compte à chaque étape de la démonstration. Ces cinq études transversales devraient contribuer à la connaissance de l'inconscient arabo-berbère et musulman, en décryptant ses codes d'accès, son langage et ses contenus symboliques. L'inconscient dont il est question dépasse le seul cadre de la théorie freudienne. Certes, il englobe les objets sexuels qui organisent la psyché arabe, qu'elle soit latente ou active, introjectée ou projetée, mais il doit aussi être compris au sens de Schopenhauer (1788-1860) dans *Le Monde comme volonté et comme représentation*. «Cohérence de l'incohérence» a dit un philosophe arabe, car dans le

choix des cinq études qui suivent, j'ai voulu montrer l'éclatement d'une combinatoire complexe qui se tisse au travers de dualités faussement établies comme la guerre et la paix, la virilité et le virilisme, le permis livresque et l'autodafé, le rite et sa transcendence, le sacré et l'ordinaire. Les questions que suscite cette étude sont aussi importantes que les réponses.

Chapitre 1

La guerre pour les femmes

Pour comprendre la genèse de la guerre sainte (*jihad*) conçue comme un faux-nez, il me faut revenir à l'organisation élémentaire du harem, avec son code endogène, sa violence symbolique et son mimétisme.

La nature des désirs qui hantent le harem et les différents mécanismes qui se développent autour de cette institution sont des sujets récurrents dans toute une série d'ouvrages de théologie et de jurisprudence arabes, mais pour l'heure aucune règle formelle et transversale n'a été établie ou déduite concrètement. Au harem, appartement exclusif réservé aux femmes – *haram 'alayk* en Turquie et en Arabie, *endourûn* en Iran, *zénanah* en Inde –, s'oppose le sérail – *salam 'alayk* en turc, *birûn* en persan –, là où la rencontre intervient. On appelle

manzara (terme arabe), le belvédère qui permet aux femmes de regarder sans être vues, bien protégées (de qui?) par des *moucharabiehs*. Le mot harem n'est entré dans le dictionnaire français que tardivement, soit vers le milieu du XIX^e siècle. Si bien que l'on disait indistinctement le sérail, comme dans le titre de l'opéra de Mozart, *L'enlèvement au sérail* (1782), le Grand sérail ou le Vieux sérail, en incluant le harem. Les grands personnages de l'État ottoman étaient même improprement appelés les « Sérails », alors même que ce terme dépasse évidemment le cadre strict du palais ottoman.

Les deux espaces, harem et sérail, sont donc bien distincts, et entre les deux, on trouve plusieurs coursives, des panneaux de séparation, et des *moucharabiehs*, comme au splendide et original Hawa Mahal, « Palais des vents » de Jaipur, au Rajasthan. Chez les plus riches, le harem est même isolé du reste de l'habitat par un jardin ou une fontaine. Il se retrouve dans un pavillon distinct, au bout d'une allée ombragée, derrière un lac ou dans un immense bosquet, tandis que les favorites, elles, disposent de leur propre hôtel particulier. Le harem peut être défini de plusieurs manières :

– la dimension historique : le harem définit un groupe social restreint, historiquement daté et entièrement centré sur l'appartement des femmes.

Cette institution arabe, turque et persane continue, sans l'épuiser, l'idée du gynécée que les Grecs ont développée par le passé.

– la dimension romantique : la règle de vie au sein du harem est à l'avantage de l'homme qui en est le maître dès lors que toutes les femmes lui sont assujetties. Ce qui induit une littérature portant sur la puissance de l'homme en tant que récipiendaire de l'amour des concubines tenues à un respect royal par le biais de leur privation. Beaucoup de califes, de souverains et autres despotes éclairés ont fini par épouser les femmes qu'ils ont élevées à leur couche. Des sultans mamelouks comme Nasir (XIII^e siècle), Barsbay (1422-1438) ou Kouchkadam (XV^e siècle) ont par exemple épousé des esclaves. D'autres sont nés de concubines affranchies, favorites du sultan. Il semble qu'un écrivain aussi prestigieux que Jahiz, auteur d'épîtres flamboyantes sur l'esclavage, soit né d'une femme serve. La très fameuse Roxelane (v. 1500-1558) fut elle-même esclave avant de devenir l'épouse toute puissante de Soliman Le Magnifique.

– la règle de l'équilibre : le harem oppose au sérail, la partie publique du palais, une forme de joie de vivre liée à l'ironie, au dérisoire ou à l'infiniment petit. Lieu utérin par excellence, précieux, il est aussi le lieu le plus secret, au cœur des négociations les plus ardues du palais. En 1909, par exemple, le

sultan ottoman Abdülhamid II négocia le nombre de ses serviteurs et surtout le nombre des concubines qui devaient le suivre dans son exil.

– la règle du désir : la puissance du harem tient à sa vocation, celle du désir et de la consommation sexuelle, supposée débridée de ses occupants. Si l'homme y nourrit une fausse idée de sa puissance sensuelle, la femme y expérimente tous les dérivatifs possibles, dont les « *sex-toys* » et le saphisme. De ce point de vue, le harem fonctionne dans l'inconscient arabe comme une scène primitive idéale, faite de gratifications heureuses qui n'engagent que fantasmatiquement. Car pour le réel, il est des obligations qu'aucun homme ne peut remplir à sa petite échelle, dès lors que l'islam offre des réponses collectives. Lorsque dans son *Dictionnaire des idées reçues*, resté inachevé, Flaubert notait que le Coran était « le livre de Mahomet où il n'était question que de femmes », il touche à une idée essentielle, bien que fausse dans sa formulation. Certes, le Coran évoque régulièrement la femme, mais uniquement pour l'enfermer entre la *faute* et la *transgression*. Ainsi, tombée de Charybde en Scylla, la femme ne peut dépasser ce double écueil qu'en faisant preuve de maîtrise et en respectant scrupuleusement la norme.

– la dimension politique : tout groupement humain acquiert du pouvoir et l'exerce directement ou indi-

Retrouvez tous les ouvrages
de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr